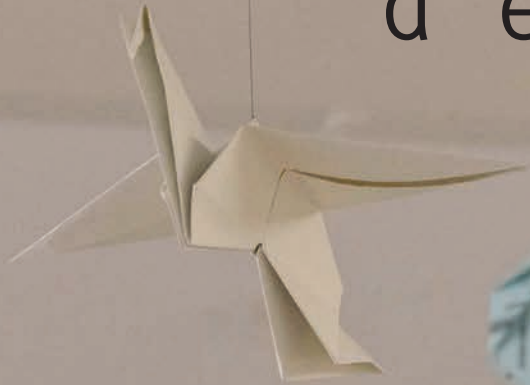


Urgences  
d'écrire



Organisé par la Halle aux grains - scène nationale de Blois  
et le Centre hospitalier Simone Veil de Blois.

Une trace des ateliers qui se sont déroulés de juin 2022 à janvier 2023.

*C'est cela soigner. Cela peut être très simple, très humble en apparence, et c'est sans doute la raison pour laquelle le travail des soignants est si peu valorisé, parce qu'il est très technique, mais de cette technicité quasi invisible, de l'ordre d'un savoir-faire et d'un savoir-être. Savoir accompagner l'autre lorsqu'il a mal, ne pas le gêner, ne pas lui faire honte, ne pas l'ennuyer, l'indisposer, être là, mais ne pas y être, être invisible mais ne pas laisser de doute sur le fait que le sujet n'est pas abandonné à lui-même, qu'il répare son autonomie abîmée, qu'il n'est pas jugé pour cela. Produire ce soin est devenu si difficile dans ce monde qui ne savoure et n'admire que la performance.*

Cynthia Fleury



# Avant- propos

De juin 2022 à janvier 2023, la Halle aux grains, scène nationale de Blois, en partenariat avec le Centre hospitalier de Blois - Simone Veil et le service des urgences, a proposé au personnel soignant, le temps de huit journées, des ateliers d'écriture. L'objectif affiché était de mettre en place des temps dédiés à la parole, à la possibilité de s'exprimer à l'écrit, mettant en avant que ce qui nous paraît être le plus anecdotique est souvent le plus intéressant en terme de narration. Savoir écrire et formuler son émotion c'est la maîtriser, et donc s'en libérer et en faire une force.

Ces ateliers ont été animés par Gaëlle Hausermann, comédienne, auteure et metteuse en scène. Ces écrits et paroles recueillis sont, dans la très grande majorité, ceux d'aides-soignantes.

Elle est par ailleurs allée dans la salle d'attente à la rencontre de patients et de leurs accompagnants. Au fil des jours, elle a également tenu un journal où elle consignait des impressions. Sur trois journées, elle a été accompagnée d'Erwan Floc'h, photographe.

Ce travail a fait l'objet du présent livret, ainsi que d'une exposition de photos au sein même du service des Urgences du Centre hospitalier de Blois - Simone Veil.



*« Tout groupe humain prend sa richesse dans la communication, l'entraide et la solidarité visant un but commun : l'épanouissement de chacun dans le respect des différences »*

Françoise Dolto

Un grand merci à tous ceux qui, de près et de loin, ont contribué à rendre possible ce temps sur de nombreux mois, « art et culture ».

Après deux ans de pandémie, ce projet nous a remobilisés à travers une dimension atypique. Une projection inhabituelle des urgences grâce à l'accompagnement de Gaëlle Hausermann et d'Erwan Floc'h mettant en relief le service avec une note artistique, l'écriture et la photo au service du soin.

Nous avons tissé des liens très privilégiés pendant plusieurs mois. Un partage qui relie à l'autre, qui donne sens et qui rend heureux.

Je tiens à remercier très chaleureusement les patients partenaires et les professionnels qui ont rendu ce travail possible. Tous ont su profiter de cette belle parenthèse.

Je salue le travail de grande qualité de Gaëlle et d'Erwan, ainsi que de l'équipe médecins, infirmières, aides-soignantes et secrétaires pour leur dévouement, leur solidarité et leur engagement. L'équipe a ma confiance et ma considération.

Noëlle Thouzé

Lorsque l'on m'a proposé d'intervenir aux Urgences de l'Hôpital de Blois, et d'y organiser des ateliers d'écriture, j'y ai tout de suite vu une chance. J'ai réalisé seulement plus tard, que cette chance il fallait la mériter. Le premier jour j'ai franchi la porte automatique du service, et là, j'ai compris l'ampleur de la tâche. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai assisté à ce que ça voulait dire les urgences. Chacun est à sa place, il y a de la concentration, de la précision, de l'écoute. Il n'y a pas de pause, il ne doit pas y avoir d'erreur.

Je voulais aussi me rapprocher des patients, comprendre ce qu'ils vivaient, ce qu'ils attendaient, quels rapports pouvaient bien exister dans ce lieu où parfois tout pouvait se jouer.

J'ai rencontré des hommes et des femmes qui s'abandonnaient à la douleur, qui criaient, qui attendaient, qui se regardaient. Et toujours le personnel soignant, là, rassurant, debout, à l'écoute. Ils étaient comme des tours de contrôle, solides, engrangeant les informations sans faillir, malgré les protestations.

Ici aux urgences, le temps s'arrête. Seul compte : aller mieux et partir, oublier cet épisode. Finalement, tout le monde a besoin d'être rassuré. Les soignants, les patients, le système. Tout le monde a besoin qu'on lui dise : ce n'est rien.

Au fil des séances, j'ai été bouleversée par les attentes de chacun, tant du côté des patients que du personnel soignant. Il y avait là la preuve de l'amour que l'Homme peut avoir pour son prochain.

J'ai lu un jour « qu'on écoutait mieux avec les yeux qu'avec les oreilles. Les oreilles sont des puits creux, bons pour les bavardages. Si tu as quelque chose à dire, alors écris-le. » Darius Sadr.

Alors nous avons écrit.

Gaëlle Hausermann



Les urgences sont un lieu assez unique où viennent des personnes aux réalités très différentes – l’une vient pour un bouton qui grossit, une autre pour un AVC – mais qui ont en commun un même sentiment : mon cas est grave, je souffre, je ne peux plus attendre. Si certaines comprennent que la prise en charge de leur situation – aussi extra-ordinaire soit-elle – n’est pas vitale, d’autres, pour qui plus rien n’existe qu’elles, leur peur et leur douleur, abandonnent les comportements qui nous permettent de faire société et exigent qu’on s’occupe d’elles au plus vite.

J’ai pu voir qu’en face, le personnel soignant comprend tout cela. Et, dans la mesure de ses moyens, d’une part s’assure de l’efficacité de l’organisation, établit le diagnostic tant attendu, prodigue les premiers soins tout en apaisant la douleur. D’autre part tente d’apaiser et rassurer les patients, leur apporte la dignité et l’humanité dont certains se sont un temps éloignés. Par la profondeur d’un regard, une écoute patiente et sincère, la douceur du geste pour aider un patient à se relever ou à aller aux toilettes.

J’ai découvert à la fois une grande concentration et une précision dans les gestes, mais aussi une belle solidarité, des moments de pause où les rires reviennent, comme pour se rappeler qu’au dehors la vie continue et que leur travail consiste à rétablir pour les patients ce lien à leur quotidien.

Rien n’est anecdotique ni superflu.

Erwan Floc’h



# Personnel soignant





J'adore voyager, j'apprends à rester entourée des personnes qui cultivent mon bonheur et à chaque fois que je le peux, je vais dans ma famille.

Je suis bien là où je suis. J'adore les légumes et le café. J'aime le bruit de la pluie. Mon mot préféré, c'est love. Je déteste le gras dans les aliments, et j'aimerais mourir en dormant. Mon état d'esprit actuel ? Etrange ...

Mon point fort c'est ma spontanéité, sans ça je ne suis plus rien. Mon point faible ? Ma malbouffe parce qu'elle m'aide à vivre.

Je crois que le bonheur réside dans ces trois termes : amour, amitié, et persévérance. L'idée du malheur : ce serait la mort d'un proche.

J'apprends tous les jours en écoutant les autres. Chaque fois que je peux je donne le meilleur de moi-même. On me reproche souvent de ne pas m'écouter, de ne pas prendre du temps pour moi.

Je suis autonome et vivante. J'aime la vie, mes enfants, mon compagnon. J'aime lire, m'échapper avec les copines pour rire et vivre. J'apprends avec plaisir des autres et de moi-même, encore et toujours. Chaque fois que je peux, je fais ce qui me fait du bien.



J'ai une voix enrhumée et des cicatrices au visage. On me reproche souvent de ne pas m'écouter, de ne pas prendre du temps pour moi.

J'aime lire. J'apprends de chaque situation vécue, agréable ou désagréable. Chaque fois que je peux m'allonger et lire, je saisis l'occasion. Un jour je n'ai pas cru pouvoir continuer, mais j'avais tort.

J'aime bien donner et j'apprends toujours des situations négatives ou positives. Chaque fois que je le peux, je prends soin de moi, mais c'est toujours après les autres. Un jour, je n'ai pas fait ce que l'on voulait que je sois. On me reproche toujours de courir après le temps et de faire mille choses en même temps. On peut me croiser sans me regarder, on ne me verra jamais me mettre en avant.

J'aime l'empathie, parce qu'elle est commune à tous les hommes ainsi que la gentillesse. Je suis quelqu'un de calme et je suis tenace, mais je veux toujours faire plaisir et ça c'est un défaut. J'adore la lecture ; je voudrais être avec mes enfants en bonne santé pour toujours, et ne jamais les perdre. J'aurais adoré être Romy Schneider. J'aimerais vivre à la campagne, au milieu des animaux. Je suis indulgente face aux gens qui ne savent pas, l'expérience est la meilleure école de la vie. J'aimerais mourir en souriant, chez moi, entourée des gens que j'aime et qui m'aiment.

J'aime par dessus tout les pâtes au beurre et le diablo grenadine car ça pétille.

J'adore le Colibri, parce que c'est un oiseau élégant et qui paraît fragile, mais ce que j'aime surtout c'est sa capacité à rester statique.





Mon idée du bonheur c'est d'avancer ensemble.

Quand je parle des urgences, je dis souvent la cité de la joie ou la Cour des miracles. Les cris, les grognements, tout ça crée de la culpabilité. On a tout fait et il n'y a pas de soulagement. On a chacun notre courage, on a chacun ses limites. Notre sensibilité elle est comme nos empreintes, elle est unique.

Le moment de la toilette, pour Pierrette G., était toujours un moment bien compliqué, générateur de stress aussi bien pour elle que pour nous. L'angoisse se lisait sur ses traits et moi je voulais vraiment bien faire. Un jour, n'en pouvant plus de ressentir sa peur et son incompréhension, générées par sa maladie d'Alzheimer, je me suis dit que je pourrais faire quelque chose pour rendre ce moment plus agréable. J'ai eu une idée, comme un éclair, comme une évidence. J'ai regardé dans son dossier en quelle année exactement elle était née. J'ai recherché sur internet quels étaient les tubes à la mode lorsqu'elle avait 18-20 ans. J'ai imprimé les paroles de certaines chansons choisies et je les ai apprises par cœur. Je me mettais à fredonner les paroles de ses chansons dès le début de sa toilette et alors il y eut un changement incroyable. À chaque fois son regard s'illuminait, elle se mettait à chanter avec moi, elle me racontait comment elle dansait avec les garçons au bal lorsque ses parents voulaient bien la laisser y aller. Plus jamais un cri lors de sa toilette, mais des chants, des étoiles dans les yeux. Une jeunesse retrouvée.



C'était un 1<sup>er</sup> mai. Gros accident de la route, sur l'autoroute, un accident c'est toujours bouleversant. Une maman arrive avec ses trois enfants au déchocage. Tout allait bien, et puis... Un premier enfant se met en arrêt cardio-respiratoire, puis le deuxième. Nous poussons la maman au bloc et 5 minutes plus tard, avant que je revienne, le troisième est aussi en arrêt cardio-respiratoire. Nous avons massé les petits bouchons pendant des heures. Puis, plus rien, la vie s'est arrêtée. Le lendemain, avec la cadre supérieure, nous avons emmené la maman voir ses loulous. C'était terrible. Elle jurait bientôt d'aller les rejoindre. À mes yeux, c'était plus que compréhensible. Et puis un jour, un an, un an et demi plus tard, en réanimation, nous avons reçu un faire-part de naissance. Elle était née. Je me rappelle encore de son prénom, et la carte disait : «je reprends goût à la vie, mais je n'oublierai jamais mes trois petits. Merci à vous et à l'équipe. Grâce à mes croyances, mes convictions, je reprends goût à la vie» Simplement je voulais raconter cette belle leçon de vie qui finit quelque part positivement.



Je me souviens que c'était au moment du Covid et j'étais en poste à l'entrée de l'hôpital. Une dame venait voir son mari qui s'éteignait peu à peu. Elle venait tous les jours. Et tous les jours elle me saluait. Quand elle arrivait, elle me donnait toujours des nouvelles de son mari et avant qu'elle ne reparte, nous parlions toujours un peu. Elle me disait que je lui donnais de la force pour vivre ces moments difficiles. Après plusieurs jours, plusieurs semaines, nous ne la voyions plus, je me suis doutée du départ de cet homme que j'avais l'impression de connaître à travers sa femme. Un après-midi, cette femme est venue me voir avec des fleurs et une carte. Une carte, vous savez comme celle qu'on utilise pour les remerciements après les obsèques. Sur cette carte elle me disait combien je l'avais aidée à cheminer vers l'inéluctable. C'était ses mots. J'ai trouvé ce moment magnifique, trop pour ce que j'avais fait, mais le plus beau souvenir de ce moment, ce fut le sourire de cette dame. Quel cadeau...



Il y a longtemps, un pompier est venu chez moi. C'était pour me vendre un calendrier. On a parlé ensemble, longtemps. Il m'a proposé de devenir pompier. Moi, évidemment, j'ai dit non tout de suite. Mais il ne faut jamais dire jamais. Et quelques années plus tard, je suis devenue pompier.

Je suis arrivée aux urgences en brancard. J'étais au plus mal. J'ai complètement craqué. Les urgences m'ont sauvée. J'étais pas consciente. Et maintenant je suis secrétaire médicale aux urgences. Je n'ai pas honte d'être arrivée ici d'abord en brancard. Evidemment personne ne m'a vraiment reconnue. Je me souviens par contre, moi, de beaucoup de bienveillance cette nuit-là. J'ai des bribes... Je ne suis jamais allée dans mon dossier médical pour voir ce qui était écrit et pourtant j'y ai accès. Voir quelles infirmières s'étaient occupées de moi. J'ai des petites idées en faite, j'ai des voix qui me reviennent et... je sais pas si c'est elles ou pas...

Et puis, le fait de travailler aux urgences maintenant, ça m'a aidé à relativiser... Ça arrive tous les jours, des gens qui se disent bon ben j'en peux plus.... J'étais déjà venue à la porte des urgences parce que je voulais me faire hospitaliser, parce que j'en pouvais plus.... Et puis je suis repartie.

Il y a un événement qui m'a beaucoup touchée, un événement très beau. C'était un monsieur qui venait chercher sa femme. Tous les deux étaient des personnes âgées. Ils étaient octogénaires ou nonagénaires, je sais pas... Le monsieur était élégant, je me souviens, c'était comme si il s'était fait beau pour venir récupérer sa femme et donc là, il l'attendait devant moi, à l'accueil, et là, elle arrive. Ils n'ont pas échangé un mot, ils se sont regardés longuement dans les yeux, lui, il lui a caressé doucement le visage, ils se sont retournés, et ils se sont éloignés vers la sortie, son bras dessus, et son bras à elle dessous. C'était tellement touchant.

- La beauté des regards, des gestes, il y en a plein aux urgences.





Vous savez une journée peut commencer calmement, tout le monde est content, et au fur et à mesure, la tension, elle monte. On peut le percevoir. Ça ne va pas assez vite. Avec les familles au téléphone c'est pareil. Il y a une chose formidable aux urgences, c'est qu'il n'y a jamais de routine. Les journées ne se ressemblent jamais. C'est un service très diversifié.

J'adore le monde des urgences. C'est grâce à mes collègues. Je me suis sentie très accueillie. Il y a des fois j'ai eu envie de partir, bien sûr. La nuit c'est fatigant.... C'était pas du tout évident, mais ma collègue m'a toujours encouragée. Et puis, je fais surtout le jour maintenant, et ça c'est encore grâce à mes collègues. C'est la solidarité. L'accueil c'est pas facile, alors entre nous ça se passe bien. Il y a des postes plus difficiles aux urgences. On le sait. Il y en a qui font beaucoup de choses mais ça ne se voit pas. C'est pas valorisant. Tu es partout et on ne te voit pas, alors on s'imagine que tu ne fais rien.

Il faut être sensible au parcours de vie de chacun, mais ce n'est pas la mission de l'hôpital public. On ne peut pas faire que du social. Nos équipes reflètent aussi la société. On doit tous y mettre du sien. On doit se remettre en question et être tolérant vis à vis de l'autre. On a tous un rôle à jouer au sein du service et des institutions. Chaque place doit être valorisée.



Je trouve que c'est extraordinaire d'être toujours là. J'ai fait un AVC et puis un Infarctus. Ça c'est extraordinaire : d'être toujours vivante.

J'avais une tension très élevée, suite à mes grossesses. Ma tension n'est jamais redescendue. J'étais aide-soignante mais suite à mon AVC, il y a 10 ans, j'ai été obligée de me reconverter, alors j'ai suivi une formation et je suis devenue secrétaire dans le médical. C'est plus facile en tant que secrétaire. Je peux toujours faire des remplacements, en tant qu'aide-soignante je veux dire, quand c'est compliqué... Je ne veux pas aller dans un autre service. L'ambiance, l'équipe, ici on est vraiment soudé. Il n'y a pas de différence ici. On est toujours dans l'aide.

Les patients quand ils arrivent, ils sont dans le stress, les urgences ce n'est pas un service anodin. Ici la solitude des gens, elle est immense, elle est plus importante qu'ailleurs.

Ils sont agressifs parce qu'ils ont peur. Ils ont peur de ce qui va arriver. Il y a plus du tout de dignité chez les patients qui ont mal. Il y a comme un retour à l'enfance. Les personnes âgées ont souvent le comportement d'un enfant. Ils veulent qu'on s'occupe d'eux, qu'on fasse attention à eux.

Un mois avant que je vienne travailler aux urgences, j'y étais allée parce que j'avais mal aux dents. C'était un dimanche et j'en pouvais plus. J'avais mal aux dents, un enfer. Il n'y avait pas de dentiste de garde, et la secrétaire qui m'avait reçue aux urgences m'a dit : « non, non, il n'y a pas de dentiste ici ». Mais moi je voulais au moins voir un médecin pour qu'il puisse me donner quelque chose pour calmer la douleur. C'était toujours « non, non » et je suis repartie avec mon mal de dent. Ce qui est drôle c'est qu'un mois après je suis venue travailler ici. Du coup, maintenant quand les gens viennent et qu'ils ont mal aux dents, je leur dit, il n'y a pas de dentiste mais vous pourrez voir un médecin quand même qui vous donnera quelque chose.



J'ai une amie très proche qui a perdu son papa au déchocage le 1<sup>er</sup> janvier. C'était comme ça. Il avait passé la nuit avec un infirmier. Par la suite, mon amie m'avait chargée de transmettre à l'infirmier qui s'était occupé de son père, de lui dire qu'il avait été génial dans son accompagnement, et du coup j'ai réussi à le faire, alors que c'est un collègue avec qui je n'ai jamais vraiment été en contact. Je me suis dit que j'étais porte-parole, j'ai pris ça comme une responsabilité. Je lui ai dit, et on s'est regardé, et ce regard là je ne l'oublierai jamais. On s'est rien dit... En fin si au départ, il m'a dit qu'il avait fait son travail. Mais il avait fait bien plus. C'est vrai qu'on dit souvent, quand les gens viennent nous remercier, presque par réflexe, qu'en fait on a fait notre travail. Mais ils disent : vous ne vous rendez pas compte à quel point ça nous a fait du bien de vous avoir eu, de voir comme vous avez pris en charge notre proche. C'est vrai qu'on a tendance à banaliser, comme ça par réflexe.

C'est inestimable, c'est tellement précieux de prendre le temps de discuter avec les gens. Quand on a le temps, tout change. J'ai eu un homme au téléphone qui me demandait des nouvelles de sa femme. Il me disait qu'il était perdu sans elle, qu'il l'attendait. J'ai pris le temps de le rassurer. Il me disait qu'ils ne s'étaient jamais séparés, ça fait plus de soixante ans qu'ils vivent ensemble, qu'elle s'occupe de lui.. Il est perdu....

La maladie d'Alzheimer fait beaucoup de mal aussi. Quand l'un s'en va... C'est dur.

Il y a deux parties en nous, toujours, le professionnel mais aussi l'humain.



# Patients







Je suis venu avec mon père. J'attends des nouvelles... Moi ça va... J'ai eu des nouvelles rassurantes, ils doivent me dire pour la suite. Comme il a fait un malaise, on vérifie tout. Je suis inquiet de façon normal. Y a beaucoup de choses qui vont mal... Tout est compliqué... Là j'ai vu quelques patients, ils sont tous différents, chaque patient est particulier, il faut savoir gérer toutes ces différences. Il ne peuvent pas considérer tout le monde de la même façon... Et puis il y a beaucoup de social... Le cas anecdotique quand il arrive après un cas grave, il voudrait être plus considéré, mais le personnel il faut qu'il relâche la pression. Moi j'ai beaucoup d'admiration pour leur sang froid. Je serais incapable de gérer ces crises. Et puis, ils peuvent pas faire dans le social tout le temps. Les personnes qui attendent et qui considèrent qu'ils attendent trop longtemps, c'est drôle c'est souvent pas grave. Enfin je veux dire c'est pas vital... Les cas graves ils partent très vite en prise en charge... Ils ne se rendent pas compte qu'il n'y a pas que eux. Et puis ça retombe sur le personnel... C'est pas possible.

Je veux dire, faire comprendre aux gens que tout est une histoire de solidarité... Quand les aides-soignantes parlent d'autres choses devant nous, je veux dire devant les malades... On comprend pas... On comprend pas que ces hommes et ces femmes puissent parler d'autres choses que de nous. C'est pas admissible. Il faudrait que quand on rentre ici, on soit pris en charge tout de suite, et qu'il n'y ait que nous. Le problème aussi c'est le médecin traitant... Le médecin de proximité... Il n'y en a plus.

Le Covid c'est aussi un révélateur de l'état de nos hôpitaux... C'était un problème parce qu'il n'y avait pas assez de disponibilité, de lits, de personnels. Quelque chose a changé ? Non... On investit dans l'armée... C'est compliqué...

Je consacre du temps à mon père, parce qu'il va mal... Je suis là et j'attends des nouvelles... Ce temps je ne le consacre pas à mon travail... Je perds de l'argent, du temps pour moi, mais c'est mon père. Je voulais être là...

Je suis forain, et j'ai quitté l'école en CM2. J'ai très peu de culture générale, mais je regarde beaucoup les gens, je les écoute aussi beaucoup. Mes parents étaient forains. Avec les années, la clientèle a évolué. Aujourd'hui, par exemple, les parents posent leurs enfants dans le manège mais ne s'en occupent plus du tout. C'est à nous de regarder si tout va bien. Eux ils sont assis sur le côté, sur une chaise, et ils regardent leur téléphone portable.

On oublie qu'on les a applaudis les soignants, on a fêté la police, après les attentats, et maintenant on leur jette des pierres... C'est étrange... Je me suis construit sur un tout qui m'a été donné par ma famille. Il y a beaucoup de personnes qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas... Moi je ne parle pas quand je ne sais pas. Je me tais et j'écoute. J'écoute parce que je ne sais pas grand chose.



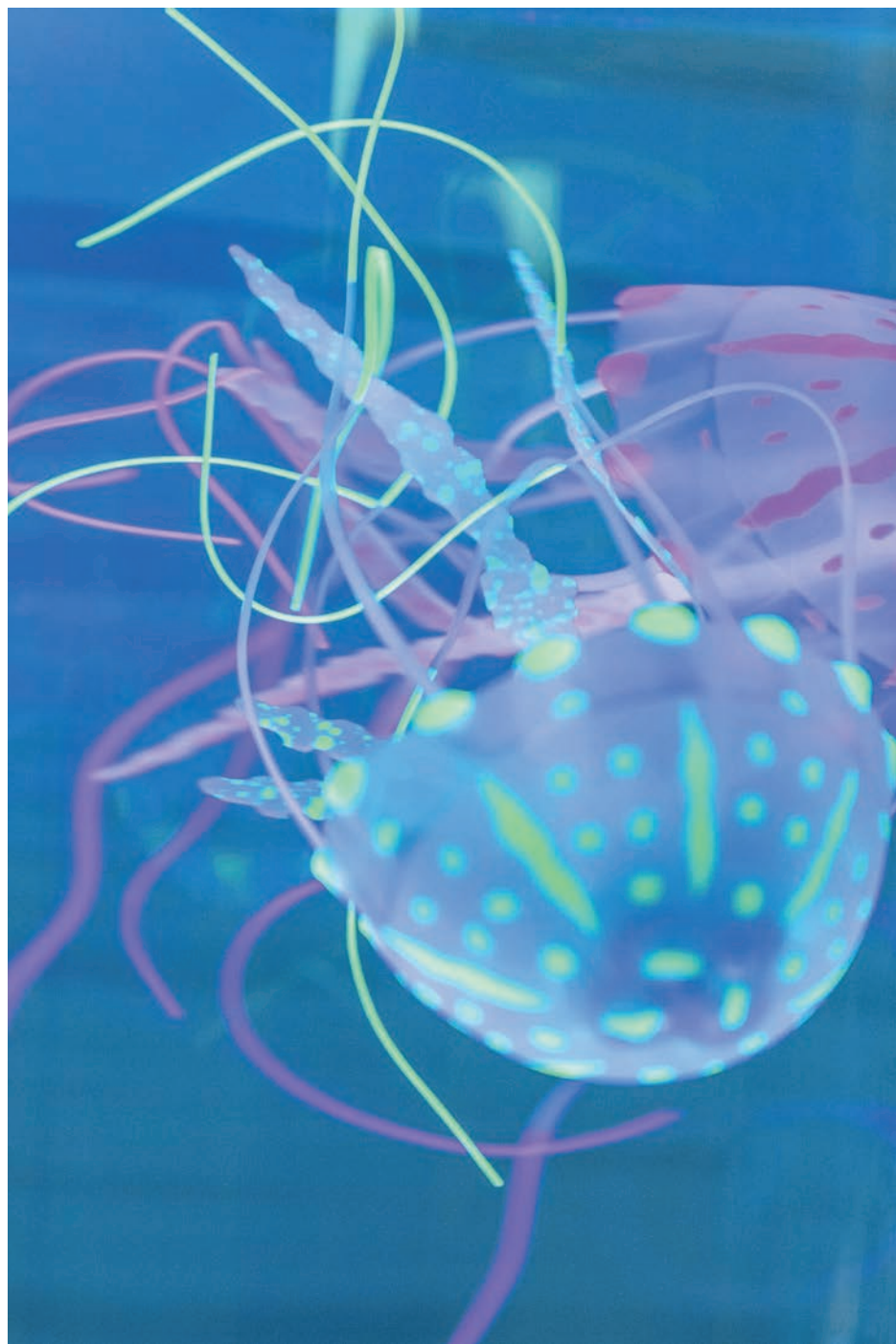
Je suis arrivé hier soir à 20 heures. Parce que j'avais une suspicion de phlébite. J'ai appelé mon médecin, il m'a dit qu'il fallait que j'aille aux urgences. J'ai été vu par l'infirmier vers 22 heures. Ensuite il fallait faire une prise de sang. À 3h30 du matin j'ai réclamé, il m'a fait la prise de sang en me disant qu'il fallait 2h30 d'attente. J'ai dit à mon fils, qui m'accompagnait, de repartir. Il travaillait ce matin. À 6 heures du matin ils ont eu les résultats d'analyse. L'analyse dit que ce n'est pas une phlébite. Maintenant il faut voir le médecin et là, à 10h00, je ne l'ai toujours pas vu.

Il y avait une personne devant moi, entre temps, il y a eu plein d'urgences. Je suis allé voir l'infirmière, pour lui demander si je pouvais sortir maintenant. Il y a un médecin qui m'a vu très rapidement, qui a signé mon papier de sortie, et voilà. J'attends ma femme. Mais c'est moi qui ai les clefs de la voiture. Elle doit emprunter une voiture pour venir me chercher. J'ai dormi une heure de quatre à cinq heures. J'ai eu un lit, car j'ai fait un malaise après ma prise de sang. A cinq heures, le Monsieur à côté de moi m'a raconté sa vie. Bon là, j'en ai plus que marre... Je sais qu'il y a des risques, mais je veux rentrer chez moi. Les infirmières sont très gentilles hein... Mais là je capitule... Je ne leur en veux pas c'est comme ça... Bon cette douleur à la jambe... Ça vient peut-être de mon jardinage. J'ai fait mon jardin, j'ai des Acacias, j'ai tout coupé, j'ai fait ça une demi-journée, pour me relever, il faut que je force... C'est peut-être des courbatures.



Je suis sûre que dans le personnel paramédical, il y a une expérience de vie telle qu'il y a une reconnaissance emphatique de la douleur du patient. Il y a quelque chose de commun entre ces femmes qui soignent et ceux qui ont mal. Eh bien ce point commun c'est qu'un jour, l'un comme l'autre a souffert.

J'attends depuis deux heures. C'est pour mon mari. C'est son médecin traitant qui l'a envoyé. Pour l'instant j'en sais pas plus. Je sais qu'il est dans un box. Ils vont lui donner un peu d'avoine et ils vont me le rendre demain... Excusez-moi je suis en train de craquer. Je suis déjà venue une fois pour mes enfants. Tout dépend de ce qu'il a. Il faut prendre son mal en patience. Il vaut mieux que je le prenne comme ça. Ce matin le médecin lui a dit de venir de toute urgence. Pour vérifier quoi... Si il est toujours dans un box c'est qu'il est en train de passer des examens, sinon ils me l'auraient rendu... Je suis là pour l'accompagner... Si il est à l'hôpital c'est qu'il est entre de bonnes mains, toute seule à la maison avec lui j'aurais été angoissée... Non, non, c'est bien qu'il soit ici. J'aimerais juste savoir si ils le gardent ou si ils me le rendent ce soir...



# Extraits du journal de bord de Gaëlle

Les urgences c'est aussi la fin de la dignité... Il n'y a plus de dignité chez les patients. Ils s'abandonnent complètement à leur mal.... Il y a un refus absolu de disparaître aux yeux du personnel des urgences. Ils doivent exister plus que jamais pour soulager leur mal. C'est la fin du politiquement correct, de la figure sociale, de l'espace public. Je pense sincèrement que les urgences c'est l'endroit de l'intime absolu. La douleur, la maladie, la fragilité c'est aussi la fin du masque social. C'est le personnel soignant qui garantit justement le système et qui empêche son effondrement : ce n'est pas celui qui s'abandonne le plus à la détresse qui sera pris le premier, c'est la gravité vitale de la pathologie qui importera. Le personnel soignant devient l'arbitre.

On rentre vraiment dans l'intimité des patients en voyant leur pied. Le pied ça dit beaucoup de choses de l'intime.

Les urgences sont un endroit que l'on aimerait oublier. Juste savoir que ces hommes et ces femmes sont là 24h sur 24, tout le jour, toute la nuit, ils sont là pour les autres, les autres qui ont mal, qui ont un accident, une angoisse, un doute. Savoir que quoiqu'il arrive d'autres veillent sur nous. C'est précieux. Ce n'est pas quelque chose qui va de soi. Passer la porte et tout est pris en charge. C'est un endroit où la vie change, c'est un endroit de secours, un endroit sur lequel on peut compter.























Je souhaite ici non pas leur rendre hommage, parce que ça ne dure jamais longtemps les hommages, non je veux leur dire merci, parce que les femmes qui ont été présentes aux ateliers d'écriture, malgré les emplois du temps surchargés, la fatigue, parfois le découragement, cherchaient encore la force de se questionner. Elles se dépassent pour soigner et accompagner des hommes et des femmes qu'elles ne connaissent pas, qu'elles ne reverront probablement jamais.

Toutes leurs histoires, je voulais les inscrire pour toujours. Les inscrire parce que chacune de leurs paroles sont des histoires d'amour désintéressées, des histoires de confiance en l'autre, des histoires dont on se remet, des histoires de vie.

Vous êtes pour toujours mes héroïnes, et vous avez changé ma vie.

Merci à Alexandra, Catherine, Christelle, Elodie, Hélène, Irenée, Isabelle, Kamar, Léa, Louise, Marjorie et Sophie.





Soutenu  
par



- Mai 2023 -

Édition limitée, à but non commercial

Photos et couverture : Erwan Floc'h / Impression : Médió

← URGENCES